

Jeudi 19 janvier 2012 ♦ 7h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 133

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



▪ LA ROSE DES LIVRES ▪

par **Nathalie Georges-Lambrichs**

Corps, décor, encore

▪ L'ANCIEN ET LE NOUVEAU ▪

« **Quel tyran, ce Freud !** »

par *Armand Zaloszcyc*

▪ COURRIER ▪

Une lettre de São Paulo



Photographie prise par Georges Didi-Huberman lors de son voyage à Auschwitz.

▪ LA ROSE DES LIVRES ▪

par **Nathalie Georges-Lambrichs**

Ecorces, Georges Didi-Huberman, Paris, 2011, éditions de minuit, 74 pages, 7,50 €.

Corps, décor, encore

« ...aucune commune mesure »

Il me semble que Georges Didi-Huberman est parvenu à ce qu'il a dû vouloir, c'est-à-dire à fortifier en lui un vouloir rien moins que désirable, un vouloir rendre possible et transmissible un acte consistant à ne pas en rester là, dans cet au-delà du désir qui est aussi bien un en deçà, à ne reculer devant aucune appréhension – que ce soit celle de la critique ou de l'indifférence, de l'indignation ou des malentendus, mais à accomplir, en personne, ce voyage que je crois ressortir au registre des devoirs, quant à la dette.

Il y a lieu de mentionner que ce voyage succède à *Images malgré tout* [2004], faisant ainsi de ce dernier une étape dans un parcours inachevé.

Le premier de ces devoirs fut donc de faire ce voyage. Le second, inclus dans le premier mais en rien prévisible, aura été de produire, ensuite, quelque chose qui témoigne de son entreprise, après qu'il a mis à exécution ce voyage à Auschwitz Birkenau, et effectivement accompli une visite de ces lieux : sa visite propre.

En lisant son livre, en regardant les photographies qu'il a faites et y a introduites en manière de contrepoint en regard des textes qu'il a écrits, force m'est de dire que les préjugés immenses que son livre a fait lever en moi à peine avais-je saisi de quoi il allait être question, un à un, sont tombés. Je crois que c'est parce que la lecture de ces textes m'a fait entendre que G. Didi-Huberman n'a pas craint d'être ce qu'il était, et que, de ce fait, il est parvenu à faire passer, dans une tonalité qu'il a su capter et qui le dépasse, ce qu'il était ce faisant, et n'est donc plus tout à fait : celui qui voulait aller à Auschwitz Birkenau et ne voulait pas, celui qui en rêve –

mais quel rêve – y était allé mille fois, celui qui voulait tout sauf y aller, celui qui a voulu écrire, qui n'a pas pu en écrire beaucoup et, notamment, sur le sujet des photographies relatives à la vérité contenue dans ce nom et ce lieu, aux facettes nombreuses de vérité infinie et indicible toujours trahie par la parole de ceux qui ont voulu la révéler, sans avoir trouvé le point d'où faire entendre au lecteur sa propre participation, sa responsabilité, lui faire apercevoir son motif à lui dans la partition, celui qui attendait il ne savait quel signe pour s'ébranler.

Il a su tordre le cou à tous ceux-là, se transportant soudain sur ces lieux, avec son appareil photographique, ses yeux, ses oreilles, sa mémoire, son jugement, mais aussi avec ses maîtres et ses interlocuteurs : Freud, Walter Benjamin, Claude Lanzmann entre autres.

De même, c'est-à-dire tout autrement, Yannick Haenel a su dans *Le sens du calme* (ma chronique consacré à ce livre dans [LQ n°121](#)) passer ce moment sous silence, faute d'imposer aux mots le phrasé qu'il fallait, à ce que fut pour lui voir et avoir vu *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, dans l'enfance : une déflagration, un très long feu ayant pulvérisé tous les mots.

« ...sans trop réfléchir »

Quand j'ai commencé à écrire cette chronique, je pensais, l'instant d'avant, que ce serait impossible, déplacé, détestable. Pourtant, dans ce temps même, j'étais déjà en train d'ouvrir l'ordinateur et de commettre cette première phrase, juste après avoir répondu à un ami correspondant qui s'enquérât de ce que j'étais en train de lire, que j'avais sur les genoux *Ecorces*, et que cette lecture réveillait en moi la question récurrente et lancinante de savoir si je mourrai sans avoir été à Birkenau, « j'allais dire, lui écrivais-je, "avant d'avoir été..." ». Je lui disais encore que ces phrases et ces photographies composent une lecture intense de l'événement que fut sans aucun doute pour G. Didi-Huberman, de s'y rendre et de s'y trouver, et que, bien sûr, le lecteur ne se trouverait pas pour autant dispensé du voyage, pas plus qu'il ne serait sommé de se mettre en route, que cette lecture l'aurait enrichi, comme l'uranium, pensais-je, mais ne serait-ce pas d'un devoir ? « Je me demande » et mon message se terminait ainsi : « si je ne suis pas en train de commencer une chronique que je pensais impossible avant de t'écrire mon dernier message du soir. Et qui l'est, du reste, absolument, qui ne pourra s'écrire qu'une fois cette cause entendue et ce fait assumé. »

Je n'avais pas encore terminé le livre quand j'ai commencé cette

chronique, je m'étais arrêtée à la substantielle citation que l'auteur fait d'un passage de W. Benjamin (p. 65) à cause de la formule qu'il utilise : « l'art de la mémoire », qui évoque toujours pour moi la lecture du livre inoubliable (!) de Frances Yates, et m'étais alors écriée intérieurement que c'était justement tout le contraire qu'il venait de démontrer là, avant de penser aussitôt après que c'en était plutôt l'envers, c'est-à-dire que cela en faisait valoir l'impossible désormais, puisque loin de devoir ériger un monument virtuel pour loger ce qui a nom Auschwitz Birkenau, nous sommes nés avec la mémoire d'Auschwitz inscrite dans notre chair, une mémoire inexpugnable qui plutôt ne cesse pas de nous déporter, c'est-à-dire plus qu'une blessure, un réel trou de mémoire, et qu'il nous incombe, donc, de faire quelque chose de digne de ce trou, une habitation, sans aucun doute.

« un horizon menteur »

Le pronom « nous » que je viens d'utiliser, je ne l'ai pas censuré parce qu'il s'est imposé à moi, et que je n'en ai pas trouvé d'autre, bien qu'il n'ait pas pour corrélat une chair. En tant que tel, donc, il n'existe pas, ou plutôt il ex-siste à toute chair, il l'enveloppe, il la masque. Or, chacun de nous est né avec une marque particulière, ou pas de marque – ce qui est une autre marque, comme François Regnault le démontre dans *Notre objet a* (Paris, Verdier, 2003) – de ce nom et de ce lieu dont l'être nous échappe absolument et qui s'est infiltré en nous, imposé à nous. Quel ensemble composons-nous, dont Auschwitz Birkenau serait le référent, le lieu commun et l'indication portée sur un panneau indicateur routier signalant un lieu qui n'est nulle part ailleurs que sur cette carte-ci ?

Or, c'est là où, un jour, ce jour-là, G. Didi-Huberman s'est décidé à y transporter son corps, avec ses sens, ses souvenirs bordant le trou de sa mémoire, et ses appareils, puis à écrire et à publier un texte, relatif à ce voyage et à cette visite, sous son nom, pérenne, garant de son expérience et de ses mutations. Lui seul.

« Parler aussi de ce qui s'est écrit »

Le fait est que j'ai commencé à écrire, que quelque chose m'a poussée à produire une trace dans le sillage de cette lecture, comme pour consacrer son inachèvement de structure, avant même d'être parvenue au terme du livre et d'avoir lu le dernier texte, dont le titre (mais c'est l'image qui forme le titre du texte qui, lui, n'en a pas) – en manière de bégaiement,

fut une surprise – pas tout à fait, puisqu’il redouble celui du premier, ce que je ne savais pas encore.

Je ne savais pas que sous la première écorce, l’auteur allait en trouver une seconde, qu’il l’avait déjà trouvée, la cherchant sans le moindre espoir.

J’entends que cela génère un espace, un intervalle propice à loger, sérier d’autres images et d’autres écritures, au ras des pâquerettes, à fleur de ce sol qui rejette et rejette encore des débris, des brisures, *purloined*, avec fin et sans fin.

Ecorces, à la lettre, ce n’est jamais exactement le corps ou les corps, ni le décor, ni encore. C’est le résidu et la condensation de tout cela et de ce qui déjà leur manque, de ce qui n’est plus rien qu’une lamelle protectrice qui se détache sous les ongles et laisse soudain paraître un support, une surface, libre d’écriture qui interroge les « fragiles décisions de regard », et de tenter de dire, « ailleurs au monde » (j’emprunte cette expression au titre d’un recueil de poème de Patrick Reumaux).

Paul Celan, me dit mon correspondant, portait sous ses vêtements des écorces, à même la peau.

▪ L’ANCIEN ET LE NOUVEAU ▪

« Quel tyran, ce Freud ! »

par *Armand Zaloszcyc*

La charmante jeune personne qui me fait cette remarque à la sortie du film de David Cronenberg, la motive par l’épisode où Freud, après avoir analysé un rêve dont Jung vient de lui faire la confidence, refuse de raconter à son tour à celui-ci un rêve très riche qu’il lui dit avoir eu. *C’est, lui dit-il, pour ne pas y perdre de son autorité.*

Je me suis laissé dire que bien des spectateurs partageaient l’avis de ma charmante interlocutrice. Et Jung lui-même d’ailleurs, comme le film le mentionne, y trouve l’argument d’un lourd grief à l’endroit de Freud.

De fait, il se produit pour le spectateur, à l’instant même de cet échange entre les deux hommes, une ligne de partage entre qui sera sensible à l’ironie de Freud dans ce propos et qui ne trouvera dans celui-ci aucune espèce d’ironie. Une ligne de partage au tracé d’abord

peu discernable, en dépit de la distance diamétrale des points de vue qu'elle va ordonner pourtant aussitôt.

S'il n'y a, dans le propos de Freud, aucune ironie, c'est, plus que son autorité qui s'en trouvera alors de toute façon ébréchée, son pouvoir que Freud veut préserver. C'est le sens de la remarque sur son caractère tyrannique.

Si le propos, en revanche, est empreint d'ironie, il comporte par là-même une équivoque qui ébranle le sens obvie qu'il paraissait offrir. Il dit alors : *non, il ne s'agit pas de cela*. C'est une interprétation doublée d'une petite note qui la fait vague : *Res tua, cher docteur Jung, in oratione agitur*. Et c'est pourquoi elle te frappe de plein fouet.

Mais que faut-il percevoir, ou supposer, pour prendre la chose ainsi ? C'est un *je ne sais quoi*, qui s'inscrit dans le propos de Freud, infiniment fin, à la limite du perceptible, mais gros de conséquences, et que l'on appelle parfois, avec Lacan, *le désir de l'analyste*.

Ai-je emporté, ou non, votre conviction, charmante amie ?

▪ COURRIER ▪

Une lettre de São Paulo

Lacan Quotidien se lit aussi au Brésil, en français et en portugais, grâce au travail de traduction de nos collègues de l'**Escola Brasileira de Psicanálise**, sous la responsabilité de **Maria do Carmo Dias Batista** et **Maria Cristina Maia de Oliveira Fernandes**.

Voici une lettre, la première, extraite d'un échange entre l'une des ouvrières¹ de l'EBP, **Antonia Claudete Amaral Livramento Prado** et Maria do Carmo.

Au plaisir de lire d'autres lettres de *Vous*, et tisser ainsi un pont nouveau, entre nos pays...

L'équipe de la Rédaction.

Chère **Maria do Carmo**,

J'ai aimé la suggestion de l'équipe de Lacan Quotidien de publier dans les Lettres nos textes traduits en français. C'est une manière très intéressante de développer encore plus nos liens et nos cultures.

A propos de la traduction du texte sur Prigent, comme je vous l'ai déjà dit, ce ne fut pas une tâche facile, mais elle fut très agréable. L'article de Hervé Castanet est très intéressant, aussi bien par sa manière de lire le texte de Prigent, que dans l'articulation qu'il propose entre le poète et Lacan, spécialement sur l'affect que ces

vers suscitent chez son lecteur.

Cette traduction fut un vrai sport radical. Je me suis contorsionnée non seulement *linguistiquement* mais surtout *émotionnellement*. Il y avait, à chaque ligne, de nouveaux défis toujours plus stimulants, qui m'ont amenée à souhaiter découvrir d'autres travaux de Prigent. *Météo des plages* est en effet un roman touchant.

Au final, je vous remercie de votre invitation à traduire ce numéro 117 de Lacan Quotidien. Ce fut vraiment une expérience très agréable.

Cordialement,

Antonia Claudete Amaral Livramento Prado

[Lacan Quotidien n°117 em português](#)

[Lacan Quotidien n°117 en français](#)

¹ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, Éditions du Seuil, 1966, p.242.

Ⓜ A l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫
Paragraphe : Justifié ▫ Note de bas de page : à mentionner dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 Ⓜ

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

diffusion [anne poumellec](#) annedg@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

rédaction [kristell jeannot](#) kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

membre de la rédaction [victor rodriguez](#) [@vrdriguez](#) (sur Twitter)

correcteur pour la chronique *La Rose des Livres* [anne-marie sudry](#)

designers [viktor&william francboizel vwfbzl@gmail.com](mailto:viktor&william.francboizel.vwfbzl@gmail.com)

technique [mark francboizel & family](#)

lacan et libraires [catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr](mailto:catherine.orsot-cochard@wanadoo.fr)

médiateur [patachón valdès patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachón.valdès@gmail.com)

▪suivre Lacan Quotidien :

• ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : anne ganivet

• pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz

• secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

• EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)